

# **FLEUR DE LUNE**

**BULLETIN DE  
L'ASSOCIATION DES AMIS DE  
MAURICE FOURRÉ**

**NUMÉRO  
VINGT-SIX**

# SOMMAIRE

## *Fleur de Lune n° 26*

### – Le mot du Président

- *Avec Maurice Fourré à Richelieu : histoire d'un week-end*
- *Richelieu, ville cardinale*, par J.-P. Kauffmann
- *Fourré à la Sorbonne (suite et fin)*, par B. Duval
- *La NRH à la NRF : nouvelles Révélations*, par J.-P. Saulnier et l'AAMF
- *Maurice Fourré vu par ... la revue Plein Chant*, par P. Ziegelmayr

### Échos et nouvelles :

- *Adieu Jacques*, par J.-P. Guillon
- *Le marché de la poésie : l'AAMF à Rochefort-sur-Loire*, par Anne Orsini
- *Croisements : Maurice Fourré/Albert Camus*, par J. Boislève
- *« Sept fois plus à l'ouest » : une exposition fourréenne*
- *L'actualité de l'AAMF*



**Le Cardinal chez lui, à l'entrée de son parc ...**

## Le mot du Président



Journées de Richelieu, sur la place du Marché - (photo *courtesy* La Nouvelle République)

Voici un numéro de *Fleur de Lune* où l'on parle beaucoup de Richelieu ... Normal : l'AAMF y fut conviée au mois de septembre dernier, autour d'un colloque universitaire qui, pour la première fois, a mis Maurice à l'honneur. Vous aurez tous les détails dans les pages qui suivent.

Mais comme toujours, votre bulletin est un riche ... lieu : vous y trouverez bien d'autres nouveautés, rubriques et informations, toujours autour de Fourré et de son œuvre.

Nous vous laissons à votre lecture, en vous souhaitant une bonne et belle fin d'année.

Rendez-vous en 2012 !

## Avec Maurice Fourré à Richelieu

Les 23 et 24 septembre derniers, se sont tenues à Richelieu (Indre-et-Loire) diverses manifestations, et notamment, le samedi 24, un colloque autour de *La Marraine du sel*, second roman de Maurice Fourré, dont l'action est, on le sait, circonscrite entre les remparts et le quadrillage des rues de la cité édifiée par le Cardinal, à l'ombre d'un palais aujourd'hui disparu.

Organisé conjointement par l'Association des Amis de Richelieu et par le Groupe de recherches interdisciplinaires sur l'histoire du littéraire (GRIHL) qui y ont très chaleureusement convié l'Association des amis de Maurice Fourré, le colloque avait pour point cardinal l'opposition, présentée par l'historien Christian Jouhaud en préambule à *Sauver le Grand siècle* (Seuil, 2007) de deux visions romanesques de la postérité historique de la ville de Richelieu : celle, « noire » de Julien Gracq dans *Carnets du grand chemin* (José Corti, 1992) :

Richelieu en Touraine. Le délabrement de la minuscule cité du Cardinal rappelle celui de l'Alger européenne repeuplée après 1962 par les natifs du gourbi. Les immenses fenêtres des pavillons Louis XIII de la rue principale, hautes de trois mètres cinquante, sont rebouchées à demi, tantôt en haut, tantôt en bas, par des plaques de ciment, qui tentent de les rajuster à l'échelle des modernes bonbonnières ; certaines sont coupées à mi-hauteur par un plancher supplémentaire, comme au château des papes d'Avignon, réaménagé un moment en caserne. Pas un rideau, lorsqu'elles subsistent intactes, à ces verrières géantes : il y a là apparemment un format de voilage que ne fournit plus nul Monoprix. Au fond des porches voûtés, immenses, qui béent sur la rue, on aperçoit un dédale de courettes, d'appentis, de bonbonnes de butane, de cages à lapins. C'est comme un faubourg Saint-Germain repeuplé par Charonne et en route vers le bidonville ; la mesquinerie sordide de l'habitat moderne s'affiche exemplairement dans cette bastide aristocratique, colonisée par des squatters petit-bourgeois, dans ces « intérieurs » où les logis de haute époque sont partout réduits hideusement comme des crânes jivaros ...

... et celle, « rose » (*of course* ...) de Fourré lui-même dans *La Marraïne du sel* :

... les douze cents toises qui étranglent d'un collier de boulevards silencieux la cité bouleversante du Cardinal ... Poussons gentiment, et sans trembler du cœur, dans la Grande-Rue. Tout est éteint déjà. Traversons la place des Religieuses, la rue de l'Académie. Les trottoirs ne seront que pour nous, entre les grands hôtels uniformes, étrangement alanguis dans la pierre dure, dissimulant derrière leurs porches solennels l'embuscade borgne de courettes secrètes, géométriquement cloisonnées, que réunissent pour des cheminements occultes d'étroits pertuis ...<sup>1</sup>

Gracq et Fourré, couple ago-antagoniste occupant, dans l'entourage immédiat de Breton, les marges affabulatrices du surréalisme de l'immédiat après-guerre ... Ainsi lancé, le colloque ne pouvait être que passionnant, on le vérifiera ci-après.

Mais les festivités avaient commencé dès le vendredi 23 septembre, sous un soleil radieux, par une visite détaillée de la ville, sous l'égide de Bernard Gaborit, grand Ami de Richelieu pour qui ce lieu si riche n'a pas de secrets. Cette promenade comportait des stations devant chacun des lieux évoqués par *La Marraïne du sel* : la Grande-Rue, la place des Religieuses, les remparts, le domaine de Fol-Yver, la mercerie Allespic, l'hôtel du Puits-Doré (de la "Rose Blanche" dans le roman) ... etc, occasion d'écouter, devant les lieux mêmes qu'ils illustraient, les passages du roman, superbement dits par la comédienne Anne Orsini. L'adéquation entre le décor et le texte était réussie au point d'en être troublante, trouble renforcé par la découverte du nom de la rivière qui, avec le Mâble, arrose Richelieu : la **Veude**, et non la **Veule**, comme elle est orthographiée dans le roman : erreur ou volonté délibérée de Fourré ? Ou coquille commise lors de la composition du texte

---

<sup>1</sup> Cf *Fleur de Lune* n° 21, avril 2009, *Regards croisés sur Richelieu*

chez Gallimard ? Nous ne le saurons qu'en vérifiant sur le manuscrit de l'œuvre, auquel nous n'avons pas (encore ?) eu accès. Qu'il suffise de noter pour l'instant que Veule ou Veude, le nom renvoie à la *Veuve* qui domine tout le récit, autrement dit, Mariette Allespic.



La comédienne Anne Orsini disant du Fourré sur les remparts de Richelieu

Après une brève halte à la terrasse du Grand Café Richelieu (lui aussi mis en scène par Fourré dans le roman), place du Marché, pour se refaire des forces en goûtant la délicieuse *bernache*, autrement dit le vin nouveau du cru, la découverte s'est poursuivie avec la visite du musée, et notamment des immenses et étonnants tableaux de batailles commandés par le Cardinal pour l'ornement de la grande galerie de son château. Il s'agissait là, comme l'a expliqué Christian Jouhaud à l'assistance, d'un des trois volets de l'exposition *Richelieu à*

*Richelieu, architecture et décors d'un château disparu*, qui s'est déroulée ce printemps sur trois lieux complémentaires, les musées des Beaux-Arts de Tours et d'Orléans, et le musée municipal de Richelieu, donc, le seul où l'on puisse encore admirer certaines des œuvres présentées lors de cette magnifique exposition qui a rassemblé la totalité des objets encore subsistants après l'équarrissage, dans les années 1830, du palais édifié par le Cardinal, et qui a donc permis de se faire une idée aussi exacte que possible de sa somptuosité<sup>2</sup>.

Après cette visite, les participants se sont retrouvés à l'Hôtel du Puits-Doré, où ils ont pu suivre la présentation de l'AAMF par sa présidente, visionner le film biographique *Chez Fourré l'ange vint* réalisé par Bruno Duval, et clôturer la soirée par un grand dîner, au terme duquel Anne Orsini a offert en guise de finale une belle interprétation d'un passage clé de *La Marraine*, celui du « baiser solaire », autrement dit des mariés de cire fondant dans la vitrine du magasin Allespic. Chacun a ensuite regagné son gîte, traversant « gentiment et sans trembler du cœur », à l'instar de Clair Harondel, ce décor inchangé sous les étoiles : les trottoirs « n'ont été que pour nous, entre les grands hôtels uniformes, étrangement alanguis dans la pierre dure ... »

Le samedi 24 septembre avait lieu, à l'Espace Richelieu (un des hôtels particuliers qui, tous identiques, bordent la Grande Rue), la Journée d'études proprement dite, dans une salle dont l'antichambre abritait l'exposition des dessins pour la *Marraine du sel* de Tristan Bastit, qui en a fait une présentation détaillée au cours de la journée.

---

<sup>2</sup> Le superbe catalogue de l'exposition reste, lui, disponible : *Richelieu à Richelieu, architecture et décors d'un château disparu*, SilvanaEditoriale, 2011, avec une préface de Christian Jouhaud.





28, Grande-Rue, à Richelieu : vue de l'exposition des dessins de T. Bastit

Sous l'égide de l'université française, l'utopie d'une lecture autorisée de Maurice Fourré était enfin réalisée.



Premier intervenant désigné par le sort, Christian Biet, professeur à l'Université Paris X-Nanterre, a rappelé à point nommé dans *La rose et la bouteille (c'est la vie)*, le premier roman de Fourré. Co-auteur d'un ouvrage de la collection Découvertes-Gallimard consacré aux *Surréalistes*, Christian Biet a fait valoir que *La Nuit du Rose-Hôtel* évoque à mots couverts les fastes pré-surréalistes des années vingt dans les hôtels de passe de Montparnasse.

Second intervenant, Alain Viala, professeur à l'Université d'Oxford, a invité les participants à emprunter, avec les précautions qui s'imposent, l'*Escalier bavarois* qui l'avait conduit, au fil de sa propre lecture, *De la bavaroise nénette aux étagements du passé* : la fameuse recette détaillée par Fourré à la manière d'un *ready-made* lyrique fournit aussi la méthode de lecture spiraloïde de son ouvrage, *étagé* dans les strates de sa

**Avec Maurice Fourré à Richelieu  
Samedi 24 septembre 2011**

Journée d'études  
Espace Richelieu, Hôtel particulier, 28 Grande Rue  
9h – 19h

Liste des intervenants et titres de leurs interventions

①

**Christian Biet**, professeur à l'Université Paris X-Nanterre : *La rose et la bouteille (c'est la vie)*

⑦

**Alain Cantillon**, maître de conférences à l'Université de Paris 3 : *S'engloutir dans l'état des lieux*

⑨

**Laurence Giavarini**, maître de conférences à l'Université de Dijon : *Sujets déplacés à Richelieu*

⑧

**Sophie Houdart**, professeur à l'Université de Paris 3 : *Les pérégrinations de Clair Harondel ou les fantômes invendables d'un voyageur de commerce*

④

**Christian Jouhaud**, Directeur d'études à l'EHESS et directeur de recherches au CNRS : *les lieux des spectres : aux délices de M. du Plessis*

③

**Judith Lyon-Caen**, maître de conférences à l'EHESS : *Sous le soleil de Richelieu*

⑤

**Dinah Ribard**, maître de conférences à l'EHESS : *Mariette, Marie et le cardinal*

⑥

**Nicolas Schapira**, maître de conférences à l'Université de Marne-la-Vallée : *(D'autres) femmes fortes à Richelieu : les duchesses de La Trémoille et le choeur de leurs serviteurs*

②

**Alain Viala**, professeur à l'Université d'Oxford : *L'escalier bavarois. De la bavaroise nénette aux étagements du passé*

mémoire à la manière d'une ville morte comparable à la Bruges de Rodenbach (transposée à San Francisco dans le *Vertigo* d'Hitchcock).<sup>3</sup>

Troisième intervenante, Judith Lyon-Caen, maître de conférence à l'EHESS, a pour sa part porté son attention sur les Mariés de cire liquéfiés par le soleil à la vitrine de la mercerie Allespic – laquelle, comme on avait pu le constater la veille, existe toujours, presque inchangée, à Richelieu – et aux échos qu'on en retrouve dans l'imaginaire fétichiste et mortifère de certains écrivains du dix-neuvième siècle comme Champfleury.

Quatrième intervenant, Christian Jouhaud a exploré les *Lieux des spectres*. Pour atteindre son objectif théorique de *Voir le passé*, ne suffirait-il pas de capter, entre le passé et le présent, la *bonne fréquence*, celle de « ce qui revient » ? Avec le recul du temps, et à la lumière de Derrida, la vision de Fourré et celle de Gracq ne lui paraissent plus aussi antagonistes.

Il a ensuite fallu d'urgence aller se restaurer. Le déjeuner, préparé par les soins des Amis de Richelieu, était servi sur place, dans le jardin ensoleillé, ce qui a fait de cette pause un moment particulièrement plaisant et détendu.

En début d'après-midi, Nicolas Schapira, maître de conférences à l'Université de Marne-la-Vallée, a évoqué, sur le modèle de Mariette Allespic, *D'autres femmes fortes à Richelieu*, nous démontrant qu'être noble, à l'époque, était un travail à plein temps.

En sixième position, Dinah Ribard, maître de conférences à l'EHESS, en est revenue à la lecture frissante de *La Marraine* pour évoquer les rapports des affaires Mariette Allespic/Marie

---

<sup>3</sup> Richelieu a d'ailleurs été dépeinte par d'autres écrivains, et notamment par un natif du lieu, Georges David (1878-1963) dans *La ville aux eaux mortes* (1956). On le trouve mentionné dans un autre beau texte écrit sur Richelieu, celui de l'écrivain et journaliste Jean-Paul Kauffmann que nous reproduisons ci-après.

Besnard, sous les robes du Cardinal, et les terres vénéneuses du cru.

Septièmement, Alain Cantillon, maître de conférences à l'Université de Paris III, a choisi de *S'engloutir dans l'état des lieux* en rétablissant, sur les pas de Clair Harondel, la communication avec les *Diabes de Loudun*, ponctuée de coups de téléphone (inter-)Urbain ... Grandier.

Lui a succédé Sophie Houdart, professeur à l'Université de Paris-III, pour nous parler des *Pérégrinations de Clair Harondel* en partant de la dédicace à Maurice Fourré, ce "vieillard vert", d'un (fort mauvais) roman de Michel Carrouges : *Les Grands-pères prodiges*. Carrouges, meilleur critique que romancier, avait décelé, bien avant Gracq, le talent particulier de Fourré pour faire découvrir "la signifiante de l'insignifiant".

Laurence Giavarini, maître de conférences à l'Université de Dijon, a fermé le ban en évoquant les *Sujets déplacés à Richelieu* : déplacement du sujet, glissement de l'objet – Fourré serait-il l'héritier des pastorales du XVIIème siècle ?<sup>4</sup>

Et le soir, au dîner de clôture qui s'est tenu au *Fossé des Angés*, en contrebas de la Porte de Châtellerault, on servit en dessert, sous le portrait inattendu de Raymond Roussel, des ... Bavaroises nénettes.



---

<sup>4</sup> Il s'agit là bien sûr d'un abrégé très condensé des remarquables interventions qui ont jalonné cette journée. Nous espérons vivement que les actes du colloque seront disponibles dans un avenir proche (NdR)

# La ville cardinale

par Jean-Paul Kauffmann

Alors que nous préparions ce numéro vingt-six de *Fleur de Lune*, nous avons reçu, transmis par un de nos membres, et accompagné d'une longue coupure du défunt *Matin de Paris*, ce petit mot de J.-P. Guillon :

*... Enfin, pour vous, ce bel article de Jean-Paul Kauffmann sur Richelieu, dont je vous ai parlé à Douarnenez, avec son coup de gong initial et sidérant : « Tuée sur le coup. ». C'est en tout cas l'impression qu'il m'avait faite. L'auteur m'avait autorisé à reprendre ce texte pour Fourré, mais je ne sais plus où j'ai « fourré » sa lettre ...*

... et nous avons pensé que nous ne pouvions mieux faire que de présenter ce beau texte pour clore notre dossier sur Richelieu. La place nous a manqué pour le reproduire in extenso, mais tout lecteur intéressé pourra en trouver, au siège de l'AAMF, le contenu intégral.



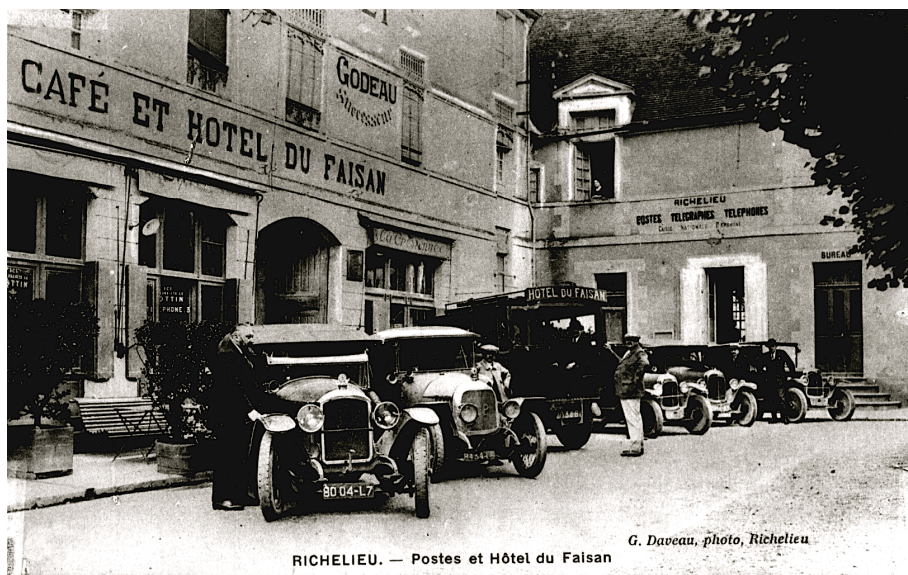
Tuée sur le coup. Le rapide 4071 Paris-Bordeaux dans lequel je me trouve a heurté à 150 km à l'heure une petite fille qui traversait un passage à niveau. Dans les voitures, le choc a été à peine perçu, un bruit de gravillons qui volent sous les roues. Le train a freiné et s'est immobilisé quelques centaines de mètres plus loin. Le conducteur est sorti livide de la locomotive, il court vers les lieux de l'accident. Les voyageurs descendent des voitures Corail, curieux et vaguement inquiets. De l'autre côté de la voie, au milieu de la campagne, quatre hommes en manches de chemise jouent paisiblement aux boules face à l'hôtel-bar-restaurant du Plateau. L'air est doux en cette fin d'après-midi de juin. Les hommes d'affaires ont abandonné leur veste, et arpentent gravement le remblai. Sur le bouclier de protection noirci par les insectes pendent un bout de tissu bleu effiloché et un sac en plastique de couleur orange.

Le corps a été relevé à trente mètres du lieu de l'accident : un village du nom de La Chapelle-Saint-Mesmin, près d'Orléans. Elle avait neuf ans. J'ai voulu connaître son nom : Rachel Besançon ...

Quel rapport avec Richelieu ? Deux heures de retard ! Il est 21h30 lorsque je pénètre dans la ville par la porte de Châtellerault. Le désert. Il est probable qu'on ne m'attend plus à l'Hôtel du Faisan. Mais où se trouve l'Hôtel du Faisan ? Sensation étrange : les 2.529 habitants de Richelieu paraissent avoir vidé les lieux. Il fait encore jour. Des martinets glissent en criant au ras des toits. Impression de vide quand on contemple les rues de cette ville austère, qui n'aboutissent à rien. Ville surréaliste aux perspectives infinies. D'emblée, elle fait songer aux cités peintes par Delvaux ou Chirico. Imaginer au milieu des plaines à noyers et des collines à vignobles de la campagne poitevine la présence incongrue d'une place des Vosges. Tout paraît ordonné, impeccable. Et pourtant quelque chose intrigue. Quoi ?

« Quand tout est à sa place, quelque chose va arriver », disait Breton. Surgit au coin d'une rue un cycliste vacillant. Va-t-il m'indiquer le chemin de l'hôtel ? Je l'interpelle. Il est surpris, perd l'équilibre et tombe par terre. Il se relève péniblement, et bredouille d'une voix pâteuse : « C'est rien, j'ai l'habitude ». Ce sont les seuls mots intelligibles qu'il pourra prononcer. Je le rencontrerai un quart d'heure plus tard. « Par là ! », dit-il, en me montrant le ciel. L'Hôtel du Faisan est derrière moi. Le patron a terminé ses comptes et s'apprête à fermer. Dans une salle de restaurant vide, au plafond immense, un garçon vêtu de noir me sert silencieusement. Il flotte dans les couloirs de l'hôtel l'odeur entêtante du coq au vin.

Pourquoi avoir choisi de se rendre à Richelieu, petite ville d'Indre-et-Loire située aux confins de la Touraine et du Poitou, à moins de trois cents kilomètres de Paris ? Parce que c'est une création bizarre, et par certains côtés aberrante, dont on n'a



guère d'exemple en France. Richelieu fait partie de ces endroits mystérieux tels les Salines d'Arc-et-Senans, de Nicolas Ledoux, la Pagode de Chanteloup, ou le passage Pommeraye à Nantes, où le temps, le mouvement des choses ne sont pas les mêmes qu'ailleurs. (...) Dans un des rares livres consacrés à Richelieu<sup>5</sup>, l'architecte Philippe Boudon a analysé comment des éléments aussi différents que la métaphysique de Descartes – né à La Haye, à quelques kilomètres - , les théories coperniciennes, la largeur des carrosses, l'ordre de défilé d'un régiment ont concouru à la création de Richelieu. (...)

Philippe Boudon a étudié la curieuse ambiguïté de cette ville où il n'existe pas de centre. Cette absence n'était pas due au hasard. La place du Marché (à l'origine place Cardinale) et la place des Religieuses (place Royale) sont les deux pôles du

---

<sup>5</sup> *Richelieu, ville nouvelle*, Dunod.

pouvoir politique de la France de 1630. Cette symbolique secrète donne un aspect singulier à Richelieu, ville inachevée, ville naine. Ce Manhattan horizontal du XVII<sup>e</sup> siècle, quadrillé, corseté à l'extrême par son despotique fondateur, n'a jamais pu s'agrandir ou se transformer. (...) Dans un cadre aussi étroit, les jeux du hasard – ou les logiques de l'urbanisme – vous font rencontrer dix fois en un après-midi la personne que vous avez interviewée le matin. De telles coïncidences tournent au gag. À Richelieu, on tourne en carré.

(...) La cité, vue d'avion, ressemble à un damier, maisons et jardins sont des espaces clos, d'autant plus impénétrables à la vue que les rues ne le sont pas. On est bien chez soi, à Richelieu, on hésite à en sortir, et on n'a pas l'impression de vivre dans un Sarcelles du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est vrai qu'il se dégage de cette ville de la France moyenne une certaine douceur de vivre, une nonchalance que l'on juge idyllique, voire exotique, lorsqu'on arrive de Paris.

La Place du Marché, avec ses tilleuls, ses vieilles enseignes dessinées sur les façades, donne l'image presque parfaite d'une France profonde<sup>6</sup> que nos politiciens et nos technocrates se plaisent parfois à évoquer pour nous persuader qu'ils ont encore de la glèbe à leurs escarpins. Les plaisirs et les modes de Paris entameront-ils un jour cette France des potagers, de l'apéro du dimanche et du Crédit agricole ? Nous sommes exactement ici dans la France du juste milieu. D'ailleurs, la vraie séparation entre le Nord et le Sud intervient dans ce pays richelais, où apparaissent les premières tuiles « canal » dites *tiges de bottes* et de nombreuses espèces de plantes et insectes méridionaux tels que la cigale rouge, chantée par Rabelais.

Avec sa belle inscription en lettres blanches collées sur la vitrine, annonçant qu'« ici, on peut apporter son manger », son billard et ses colonnades métalliques de style Baltard, le café

---

<sup>6</sup> Hélas, non, plus aujourd'hui, après les travaux récents qui l'ont irrémédiablement défigurée (NdR).



Richelieu fait partie de ces endroits où l'on est plus près de la Belle Époque que du troisième millénaire (...).

Faut-il pour autant se fier aux apparences ? *J'ai retrouvé à la Bibliothèque nationale deux romans étranges dont l'action se passe à Richelieu. Le premier, qui s'intitule La Marraine du sel, de Maurice Fourré, raconte l'histoire d'une commerçante de la Place du Marché, empoisonneuse et sorcière, qui tente d'envoûter son amant, un représentant de commerce en « fanfreluches joyeuses et funèbres ». Un passage vraiment étonnant, celui où par un dimanche après-midi d'été, les Richelais accourent à la devanture du magasin de vêtements pour voir deux mannequins fondre au soleil – la jeteuse de sorts avait omis de baisser la tente ... (..)*



Les « mariés dans la vitrine » de l'actuel « magasin Allespic »

Tout aussi morbide, l'autre roman, *La Ville aux eaux mortes* de Georges David, évoque une cité à l'agonie, envahie par des émanations fétides. (...).

La fin de la visite à Richelieu, je la réserve au parc du château (...) Dans ces lieux s'élevait au XVII<sup>e</sup> siècle une demeure considérée comme l'une des plus magnifiques d'Europe. La galerie du château que fit construire le Cardinal renfermait une collection inestimable : les *Esclaves* de Michel-Ange – aujourd'hui au Louvre – des toiles de Rubens, Poussin, Champaigne, etc. (...)

Du château, il ne subsiste qu'un dôme, bâtisse orpheline dont on distingue la silhouette blanche à travers le feuillage des marronniers. Il se dégage de ces allées soigneusement ratissées une certaine mélancolie, un air de regret. À l'emplacement du château s'élève maintenant une roseraie. Les bassins, les canaux, ne reflètent plus rien, les sept kilomètres de murs n'entourent plus que l'illusion d'un palais. Les deux Anglaises qui, en se promenant dans le parc du Trianon le 10 août 1901, se trouvèrent soudain mystérieusement transportées dans la journée du 5 octobre 1789, avaient-elles, comme l'écrit Jean Cocteau, ouvert par mégarde une porte du temps ? À Richelieu, il n'aurait pu leur arriver semblable aventure, tant est profonde l'immobilité des lieux.

**Jean-Paul Kauffmann**

**Le Matin de Paris**

Samedi 30 juin-Dimanche 1<sup>er</sup> juillet 1979

## Fourré à la Sorbonne (Suite et fin)

*Voici donc comme promis la seconde partie de la conférence présentée par Bruno Duval le 10 décembre dernier dans le cadre du Séminaire Henri-Béhar, intitulé Surréalisme et baroque. Rappelons, pour une meilleure compréhension de ce texte, que la seconde partie de la séance était consacrée à Dali, ce qui explique les nombreuses références à cet artiste dans l'intervention de B. Duval.*

Gallimard avait confié à Breton la direction de la collection Révélation, qui n'a publié, en définitive, que ce titre, premier et dernier, seul et unique, comme en augurait, de façon propitiatoire, l'analogie visuelle de la Tour (dans le roman, la Colonne Saint-Cornille) avec le chiffre romain I. Et aussi avec la majuscule I, sans laquelle la NU(I)T se confondait, à l'oreille, avec la NUE céleste comme, de façon plus suggestive, avec la (femme) NUE qui, par suggestion licencieuse, y *EST TOILÉE*, au sens où peut l'être une couverture de livre ... Ou, à l'époque moderne, une peinture.

Par son isolement même, la Tour hyperbolise donc en outre la merveilleuse unicité de la NUIT anagrammatique qui, sur fond rose, l'UNIT au nom de l'Hôtel sur cette couverture, qui est à ma connaissance, la seule illustrée en couleurs (du moins à l'époque) chez Gallimard.

Par un hasard objectif que l'on pourrait à titre rétrospectif qualifier de surréaliste, l'hôtel qui, selon Philippe Audoin, premier biographe de Fourré, aurait servi de modèle au Rose-Hôtel s'appelle, encore aujourd'hui, *UNIC HÔTEL*, au 56, rue du Montparnasse.

À l'inverse de l'image fixe de la Tour que figure Dali, le *renversement de point de vue* est le motif baroque illustré par l'action du roman. Je vais entrer un peu dans les détails : un soir, au Rose-Hôtel, nous assistons à l'arrivée intempestive d'une certaine « Madame Bouteille », qui est une ancienne maîtresse de Léopold Piron. Blanche Tixador, veuve Bouteille, est en réalité la demi-sœur de Rose Babonneau, « Madame Rose », la gérante de l'hôtel. Blanche est venue réclamer sa fille Rosine ... et, peut-être même, qui sait, la jouissance pleine et entière de la propriété du Rose-Hôtel.

Dans le chapitre consacré à Fourré dans le *Surréalisme et le roman*, Jacqueline Chénieux considère cette Blanche comme une *revenante*, ce qui présente l'avantage de faire apparaître l'arrière-plan spectral du roman, mais on décèle aussi, sous les lueurs vacillantes de cet hôtel de passe de la gare Montparnasse, le charme tout baudelairien « d'un bijou rose et noir ».

On pourrait dire que pour Maurice Fourré, le Rose-Hôtel est l'homophone anagrammatique de l'*AUTEL D'EROS*.

Fourré, à l'âge de la retraite, a pris plaisir à suivre les cours de la Faculté catholique d'Angers. Il est peu probable qu'il y ait entendu parler du motif baroque de l'inconstance, ni du baroque comme style architectural, riposte jésuitique à la Réforme genevoise. Mais beaucoup en revanche de Rabelais, de Montaigne, et surtout de Pascal : *L'homme est un roseau, le plus faible de la nature...*

Au Rose-Hôtel, *TEL ROSEAU L'A UNIT* ... Excusez-moi, j'aime beaucoup les jeux de mots.

Tout ça pour dire que Fourré nous confie, à la manière de Boileau, son *Art poétique* :

*C'est en vain qu'à Montparnasse un ordinaire hôtel  
Pense de l'art des vers épargner son autel...*

Est-ce que le *Rose-Hôtel* serait un avatar de la pension Vauquer, comme on en trouve à foison dans le mélo cinématographique français des années trente à cinquante ?

Dans le roman-poème de Fourré, l'extra-texte, distinct du hors-texte, relèverait plutôt du genre noble :

Notre hôtel *est un temple où de vivants piliers*  
*Laissent parfois sortir de confuses paroles*  
L'hôte y passe à travers des fourrés de symboles  
*Qui l'observent avec des regard familiers*

Notre « hôte à nous », c'est évidemment l'auteur : dans le roman, avec l'aide de la police, il compulse à fond le dossier du Rose-Hôtel, diligemment fourni par un autre curieux personnage, « l'archiviste », de son vrai nom Nanavati-Benoist (« vieil enfant légitime d'un Bengali et d'une Berrichonne ») dont le nom même évoque un célèbre romancier exotique des années vingt, non dépourvu, lui non plus, d'arrière-pensées érotiques.

On pourrait aussi trouver, sous les passages en vers libres du roman, centrés sur la page comme dans l'art figuratif du blason repris formellement à son compte par La Fontaine, des échos de Verlaine, de Mallarmé, et, bien sûr, de la *Chanson de la plus haute tour*.

Voici un exemple des litanies que psalmodient les Ambassadeurs :

- *Rose est la reine des roses !*
- *Rose est la rose des roses !*
- *Quand Rose nous accueille, on dirait qu'elle tend une rose !*
- *La parole de Rose embaume et son sourire est une rose !*

Malgré la place d'honneur que Fourré réserve à ces variantes sur les litanies de la Vierge, il ne faut pas conclure hâtivement que nous avons là un roman à l'eau de ... Rose : l'alchimiste René Alleau ne s'y est pas trompé, qui, avec Carrouges et le jeune Michel Butor, fera partie du cercle des fidèles de Fourré.

Avant d'être leur bonne hôtesse, Rose, aux yeux des Ambassadeurs, est une divinité déléguée par Léopold, propriétaire de l'hôtel et tout-puissant Dieu à la Colonne auquel les Ambassadeurs rendent leur culte sur *l'autel d'Eros*. Les enfants de chœur de ces cultes sont les valets de chambre Vespasien et son acolyte Charlemagne qui tous deux vouent une passion platonique à leur patronne.

*Virgo Materia* des alchimistes, la Vierge Marie, c'est aussi la Matière première absolue des chimistes, le *VIDE* infini de l'origine copulant avec le Plein fini de la fin, comme, en physique nucléaire, l'Onde avec le Corpuscule, et en philosophie, "l'âme" avec le "corps".

Anagrammatiquement parlant, le *VIDE*, c'est DIEU, et Dieu, ici, c'est l'auteur, en l'occurrence Maurice Fourré, auteur de quatre romans qui constituent, en quelque sorte, les quatre Évangiles de l'initiation à la doctrine fourréenne, plus artificialiste que naturaliste. En quoi elle annonce bel et bien le "Nouveau roman" des années cinquante, ultime tentative moderniste de schématiser l'image littéraire du réel – un peu comme le cubisme.

Chez Fourré, le souci *d'écrire* n'est pourtant pas celui de *décrire* les choses comme elles sont, ni de *transcrire* telles quelles des paroles qui lui sont restées dans l'oreille.

Raymond Queneau rapporte dans son journal une conversation entre lui et Fourré où ce dernier lui déclare avoir voulu écrire « un roman schématique ». Queneau, sans trop y réfléchir, pense que Fourré veut parler d' « un roman pur, le schéma d'un roman ». Dans la préface à son recueil d'études

*Forme et signification*, Jean Rousset, de son côté, entend substituer à l'étude des thèmes celle des *schèmes* de la figuration littéraire : s'il leur substitue parfois le terme de "structures", celles-ci, selon lui, ne préexistent en aucun cas à l'entreprise de construction littéraire proprement dite. Dans tous les cas de figure, le fond du sujet traité n'apparaît à la surface que lorsqu'il prend forme comme objet de lecture.

Si peu nombreux soient-ils, les lecteurs surréalistes (ou surréalisants) de Fourré ont délibérément écarté le pont qu'il jetait (sur la Loire ?) entre *l'intériorité subjective* et *l'extériorité objective* de la fiction, c'est-à-dire entre le poncif réaliste de l'histoire racontée à la troisième (ou à la première) personne et le baroque de la composition grammaticalement ordonnée, voire savamment désordonnée, entre diverses *personnes* et plusieurs *voix*.

Cette entreprise est passée inaperçue de la "Nouvelle critique" des années cinquante et soixante. Mais le Nouveau Roman a su en faire son miel, et notamment Michel Butor dès son premier roman, *Passage de Milan* – non sans avoir rendu à Fourré un discret hommage dans la revue *Monde nouveau* :

*La confiserie que nous tend Maurice Fourré est semblable à celle que les Mexicains fabriquent pour leur carnaval : tout entière de sucre scintillant mais ayant la forme d'un crâne.*

Pour transposer, sur le registre comique, l'ignoble dans le genre noble, Maurice Fourré invoque à point nommé la tradition courtoise, du *Roman de la rose* à Apollinaire, en passant d'abord par Ronsard, qui, comme Fourré lui-même, partage ses faveurs lyriques entre *Rose* et *Marie*. Et si Ronsard renverse le nom de Marie en AIMER, n'oublions pas que ROSE, c'est aussi OSER.

Avant la NUIT du Rose-Hôtel qui est celle du solstice de

juin, il y a la SO/RÉE pleine de SO/R/ES verbales.

C'est ainsi que l'on retrouve, dans la ROSÉE du matin, la lettre I emblématique de la Tour figurant sur la couverture du livre, auquel elle sert de *couverture légendaire* (légendaire, au sens propre du terme : “ qui doit être lue ”).

La lettre I, c'est justement l'initiale dérobée par Fourré à Georges Isambart, le prof de lettres de Rimbaud, pour en faire le Y initial de maître *Yzambart*, l'huissier-poète du Rose-Hôtel, un Y qui n'est pas sans rappeler l'*Ysengrin* tombé dans les pattes de Renart. Le Y, voyelle finale du nom de Demeny (qui est, on le sait, le véritable destinataire de la *Lettre du voyant*), est immédiatement suivie, dans le nom de l'huissier, d'un Z, comme à la fin de l'alphabet, avant de reprendre en A, comme le *Sonnet des voyelles*, qui, d'ailleurs, tiens, tiens, ignore le y de *voyelle* (et de *voyant*) : on me dira, c'est vrai, que le Y n'est pas au sens strict une voyelle.

La lettre A, qui est l'initiale rituelle des héroïnes de Pierre Benoit, est aussi chez Fourré la double initiale des pères et mères fondateurs d'initiation ténébreuse : Abraham Allespic dans la *Marraine du sel*, Achille et Apolline Affre dans *Tête-de-Nègre* ... (pour faire plaisir au docteur Freud, le père de Maurice se prénommaient Amédée).

À partir du A noir, le sonnet des voyelles passe par le « *I rouge* », atténué ici en rose.

Cela dit (ce Dali ?), « piquer un fard », c'est aussi ... rougir.

Au Rose-Hôtel, tout le monde se *démène* sans rougir pour retrouver le double I perdu du *Sonnet des voyelles*.

*LETTRE I, Letterie/laiterie/voie lactée* etc.

Selon Roger Dragonetti, lecteur attentif du *Roman de la rose*, cette métaphore est un topique de la littérature médiévale, avec son arrière-plan mystique.

Si Madame Rosa, c'est *la Vie devant soi*, Madame Rose, c'est *la Vie, mode d'emploi*.



Selon la méthode de *Marcel Duchamp* (qui signait *Rose Sélavy* ses contrepèteries recueillies sous le titre *Marchand du sel*) *La Marraine du sel*, le second roman de Fourré pourrait être : ... la *Reine du Marcel* !

Pas question pour Fourré de renoncer, au profit de la sécheresse humoristique, à l'humeur baroque.

Si ce n'est pas l'« intention de l'auteur », c'est bien son *intuition* : il conforme son texte comme objet de lecture, en relation fondamentale avec le sujet traité. Car, pour régénérer la substance signifiante d'une histoire déjà mille fois entendue, il faut ménager, d'un bout à l'autre, des effets inédits qui renvoient anaphoriquement et métaphoriquement les uns aux autres, à l'intérieur d'une seule et unique ana/métamorphose.

Voilà pourquoi la calligraphie même de l'écrit fait la part belle aux majuscules et engendre les calligrammes qui courent tout au long du récit. Là encore, Fourré a fait des émules.

Dès le départ, comme s'il écrivait un poème, Fourré le romancier ose invoquer, sur le mode lyrique, la Poésie elle-même, c'est-à-dire, à proprement parler, la *re-crédation* perpétuelle du monde à travers les jeux de la langue.

C'est ainsi, par exemple, que dans le *Rose-Hôtel*, l'inspecteur de police finit par chanter en chœur, avec les Ambassadeurs chez lesquels ils perquisitionne :

— *Le RÉSEAU fluvial français de la Seine à l'Adour ...*

— *La Loire sablonneuse et ses affluents, depuis les sources du Mont Gerbier-des-Joncs jusqu'à l'estuaire du monde occidental, entre le neigeux casino de La Baule et les chênes éternels de Noirmoutier...*

Mais à quoi mène-t-il, au juste, ce *RÉSEAU* métaphorique développé à partir d'un seul et unique vocable, retourné dans tous les sens ?

Manquant de caractère distinctif, le héros-narrateur du roman est vite supplanté par le doyen des Ambassadeurs, « Gouverneur, Oscar, Maurice, André », qui raconte, avec une truculence digne de Rabelais, des voyages dignes de Jules Verne et des amours dignes ... du *Grand masturbateur*.

Pour parvenir à laisser une trace verbale dans la mémoire du lecteur, il faut au narrateur taciturne un porte-parole, comme Haddock à Tintin :

*Je suis un homme de l'Ouest  
Un petit Celte noir ...*

Ou encore, en prose :

— *J'ai été nourri par une Nègresse. Ma famille était assez riche pour l'avoir achetée mais le troc d'ébène n'était plus à la mode des lois, tandis que mon bon et solennel Grand-père avait payé d'un fort lot de pipes et de cotonnades la forme de couleur qu'il avait épousée et qui devait, durant de longues années, honorer légitimement le nom des Gouverneur...Grand-Mère était arrivée des Antilles en France sur la Gracieuse Iphigénie, trois mâts carrés, en 1814. Je vois le port de Nantes plein de voiles. De vieux nègres de l'époque de Carrier racontaient les histoires de M. de Charette...J'ai rencontré, au cours de mes voyages, la factorie où avaient chanté, dansé et souffert la lignée de mes ancêtres noirs. Mais je n'aurais jamais connu le Gabon, ni le Congo...*

Quand on parle de Tintin...

Oscar Gouverneur a sa Bianca Castafiore : elle s'appelle Hermina Fiorelli, et c'est une femme-tronc qu'il montre dans les foires d'Amérique latine. Coup de théâtre, elle le quitte pour un dompteur, qui la fouette à ravir comme une vulgaire bobine, réduisant ainsi son mari à la ruine et à l'affliction.

*Elle savait tout faire avec sa bouche étrange. Elle enfilait un brin de fil dans le chas si mince d'une aiguille. Elle cousait, ravaudait, pliait le linge. Elle écrivait avec des pleins et des déliés...*

La calligraphie est le remède à toutes les infortunes, telle est la leçon de l'écriture fourrénne.

Anatomiquement parlant, on atteint ici le degré zéro de la monstrosité érotique – et le degré supérieur de la sublimation lyrique.

Degré *ZÉRO* : en surface comme en volume, l'expression est à prendre au pied de la lettre anagrammatique de la fiction proposée : entre la *ROSE* et l'*ÉROS*, le *HÉROS* narrateur est lui-même un *ZÉRO* : celui de la métaphysique occidentale, qui, parvenu au terme de sa course folle sur la planète, copule avec un infini réduit à néant par l'imminence de sa propre fin.

Dans *Tête-de-Nègre*, le troisième roman de Maurice Fourré, *Baron Zéro* est un des surnoms du personnage-titre, le baron Déodat de Languidic, descendant lui aussi de négriers nantais, qui s'affuble d'un masque de cuir pendant les orgies auxquelles il se livre en compagnie de sa propre nièce dans les souterrains de son château.

Après Tintin, Dracula ?

En faisant le bilan chiffré de l'économie du récit, on pourrait considérer le *Baron Zéro* comme la projection fantasmatique du double héros du roman *Tête-de-Nègre*, Hilaire/Basilic Affre, lequel, à l'école, avait jadis obtenu un ... *ZÉRO* pour une rédaction ratée, qui n'était pourtant pas mal, écoutez ça :

*J'ai rencontré, à la Foire du sacre, un cirque de poules grises qui dansaient la pavane en falbalas Louis XV, sur un disque de tôle. Le coq, soudain glacé,...*

Absente du *Rose-Hôtel*, la figure du père fait une apparition remarquée dans *Tête-de-Nègre* comme dans la *Marraine du sel* où elle a les traits du cocu sympathique Abraham Allespic, dont le pigeonnier-bibliothèque joue le même rôle initiatique que la Tour du *Rose-Hôtel*.

Achille Affre aime à faire à son fils Hilaire des sermons très rhétoriques, qui rendent un son manifestement autobiographique

*Tu es beau, Hilaire, assez intelligent, Hilaire ... Une excellente éducation t'a été donnée. Ton père, ta mère se sont saignés de leurs quatre veines pour que rien ne te manque et t'entourent d'adoration ... Rien n'y fait. Tu travailles mal, tu troubles la classe ... Mais qu'est-ce qui te rend donc si singulier ?*

De son ZÉRO de conduite, il incombe désormais à Hilaire, de faire, en en intervertissant les lettres, une ROSE.

Dans la symbolique du récit de Fourré, cette ROSE, fine fleur de son inspiration personnelle, c'est évidemment celle du ROSE-HÔTEL, dont la réalité factuelle est invoquée dans la troisième partie de *Tête-de-Nègre*, par son ancien héros-narrateur, Jean-Pierre dit « le Dada », revenant sous les traits d'un vagabond à la fin du récit.

Entre ces deux romans qui ont été rédigés consécutivement, même si, après plusieurs refus de Gallimard, leur parution a été espacée de dix ans, la couleur noire établit un lien symbolique entre la *Nuit* et le *Nègre*, le Nègre, figure baroque

par excellence devenue, comme porteur de lumière, poncif rococo, et phare érotico-insurrectionnel chez Genet.

On pourrait dire, en somme, que ce *HÉROS*, au lieu de rester un *ZÉRO*, cueille lui-même sa propre *ROSE*, en assumant son propre *EROS*.

Quant à Thanatos, le voilà définitivement terrassé en la personne du Baron *Tête-de-nègre*, dit Baron Zéro, ce qui, à l'oreille du héros, sonne inévitablement comme *Tête-de-mort*.

C'est sur lui qu'avec l'aide de "Monsieur Maurice", figure transparente de l'auteur, le double héros Basilic/Hilaire a réussi à projeter les fantasmes œdipiens qu'il nourrissait à l'encontre de son père, Achille Affre.

Si schématique qu'elle puisse paraître, la lecture (défrisante, de l'infra-rouge à l'ultra-violet) du spectre *Rose-Hôtel/Tête-de-nègre* fonctionne, grâce à l'extension signifiante d'un unique *RÉSEAU* photo/phonographique : négatifs, positifs ou neutres, les signes de la figuration proposée circulent librement en relation à la fois symbolique et diabolique, naturaliste et artificialiste les uns avec les autres, mais, ici, « absolument et dans tous les sens » (Rimbaud, encore...).

Dans n'importe quelle structure, comme dans n'importe quel jeu intellectuel de construction/déconstruction/reconstruction, la grande absente, c'est la conjoncture, ou mieux la *conjointure*, comme le disait Chrétien de Troyes pour désigner un « mélange harmonieux de traditions multiples ».

Eh bien, cette conjointure est précisément celle qu'établit idéalement Fourré entre les diverses manifestations du "génie français" à travers les âges (y compris d'ailleurs le "nègre" Pouchkine) : il ne fait jamais explicitement allusion au moindre événement historique, mais découvre les fondements mythologiques de l'histoire réelle dans le culte du dieu-phallus, depuis le Chevalier de la Table ronde porteur d'un

écu aux armes de sa confrérie, et depuis le troubadour blasonnant le nom de sa dame, jusqu'au poète baroque qui fait exploser la langue en *fusées* rejoignant la voûte étoilée, et jusqu'au monarque absolu qui fait jaillir à Versailles ses feux d'artifice.

Comme la politique selon Clemenceau, l'art, c'est "la guerre poursuivie par d'autres moyens", dans le seul but ultime de ... faire la paix avec soi-même.

Ce n'est pas toujours facile, quand on a mené, comme le fils de famille Maurice Fourré, une vie de bâton de chaise (il reste toujours quelque barreau à briser).

Sous le rapport de l'histoire des formes, le modèle cosmologique que Maurice Fourré tente de rétablir marque la distinction fondamentale du maniérisme issu de la Renaissance et du baroque issu de la Contre-Réforme : tandis que le premier chante les merveilles du monde en déplorant qu'elles aient une fin, le second accorde, dès l'heure de la *re-crétation*, une place à la perpétuité jubilatoire du monde comme il ne va pas.

À partir de cette *re-crétation*, il est concevable d'opérer la distinction catégorique entre la *re-naissance*, la *ré-forme*, la *ré-action* et la *ré-volte*, qui, dans l'absolu, désignent les mouvements successifs imprimés à une seule et même énergie.

À l'époque contemporaine, le surréalisme, de Dada en Dali, marque le dernier sursaut du Romantisme révolutionnaire dans un retour figuratif à la *Renaissance* : la Liberté (d'inspiration) conduisant le peuple jusqu'à l'infini, mais cette fois-ci au-delà même des limites que lui impose la Nature : par-delà le sommeil, c'est-à-dire, symboliquement, par-delà la mort.

Contre cette doctrine en fin de compte plus révélatrice des traditions celtiques que révolutionnaire – Breton s'en est lui-même avisé tardivement en fondant la collection Révélation –

la Réaction libertine ne se fait pas attendre. Mais il faudra encore du temps pour distinguer, dans ses parages, ce qui relève du baroque, du rococo, du kitsch ou du néo-pompiérisme.

Sous prétexte de viser le degré supérieur de l'imagerie surréalisante, Dali atteint bientôt le degré zéro de la peinture moderne, sur lequel s'appuie Duchamp pour fonder le mythe moderne de la *Machine célibataire*, plus tard repris à leur compte par Deleuze et Guattari comme *Machine désirante* : à la méthode paranoïaque-critique (dont Lacan sut tirer profit analytique) répond la schizo-analyse qui conduit à la ré-implication dans le Vide de la monade de Leibnitz.

C'est la fin du baroque et le début du néo-classicisme, la fin du libertinage et le début de la Liberté avec un grand L.

Chez Fourré, de façon perpétuellement renouvelée, l'Infini se retend jusque dans l'*UN fini*.

Depuis ses premières nouvelles romantiques, écrites au début du XXe siècle, Maurice Fourré a cessé de se faire, sur l'au-delà bienfaisant promis par la littérature, la moindre illusion d'optique. Dans l'absolu, l'au-delà de la lettre proférée ne fait que renvoyer à son en deçà littéral : le plaisir à première vue narcissique de jouer sur les mots, les figures et les signes, en vue de dégager de leur double ou triple sens une signification poétique.

Selon cette perspective, Fourré à première vue littérairement aussi isolé que sa Tour, est finalement moins éloigné qu'il y paraît de son concitoyen Jean-Pierre Brisset. Jean-Pierre Brisset, c'est cet homme qui s'était lui-même proclamé *Septième Ange de l'Apocalypse* pour avoir découvert le secret des origines humaines grâce à l'homophonie des vocables les plus usuels : l'homme, dont le propre est de croire, descend de la grenouille, qui fait *côa côa* etc.

Avec son intuition coutumière, André Breton, qui préparait en 1950 une nouvelle édition de sa fameuse *Anthologie de l'humour noir* a chargé Fourré de faire des recherches bibliographiques sur Brisset.

Alors, comment se fait-il que, quand la révélation linguistique de Brisset a fait des adeptes tels que Jules Romains, Duchamp ou Queneau, le double sens anagrammatique du discours de Fourré soit demeuré lettre morte, y compris pour ses thuriféraires les plus ardents ?

Dans ce sens (mais dans ce sens seulement), il répond favorablement à la dénégation de Breton au début de sa préface au *Rose-Hôtel* : «... Cette place est ici toute faite à l'intérieur de l'homme et je n'en sais pas de plus enviable. ...».

À la différence de l'autodidacte Brisset, Fourré ne se soucie pas de jouer les savants fous en exposant un nouveau système du monde, fondé sur l'usage de la parole.

À la différence de son grand aîné Jarry, il ne se soucie pas non plus de tourner en dérision le savoir institué, en opposant la bêtise métaphysique d'Ubu à la sagesse pataphysique de Faustroll.

Et à la différence de son cadet Roussel, Fourré ne se soucie même pas d'expliquer à ses lecteurs "comment il a écrit certains de ses livres".

1876 : date de naissance de Fourré, mais aussi Pierre-Albert Birot, éternel baroque avant-gardiste du vingtième siècle, et de Léon-Paul Fargue, vétéran non moins baroque de la NRF.

Tout au plus Fourré livre-t-il, après la lecture inaugurale à l'hôtel Littré, en 1949, à de jeunes thuriféraires de Jules Verne, parmi lesquels Michel Carrouges et Michel Butor, la scène primitive de son propre imaginaire exotique : un épisode de *Cinq semaines en ballon*, où, pour la plus grande



émotion du jeune lecteur qui s'identifiait à lui, le "domestique nègre" se sacrifie en se jetant depuis la nacelle du ballon, trop chargé – avant de réapparaître beaucoup plus tard à terre, quand il peut à nouveau ... servir.

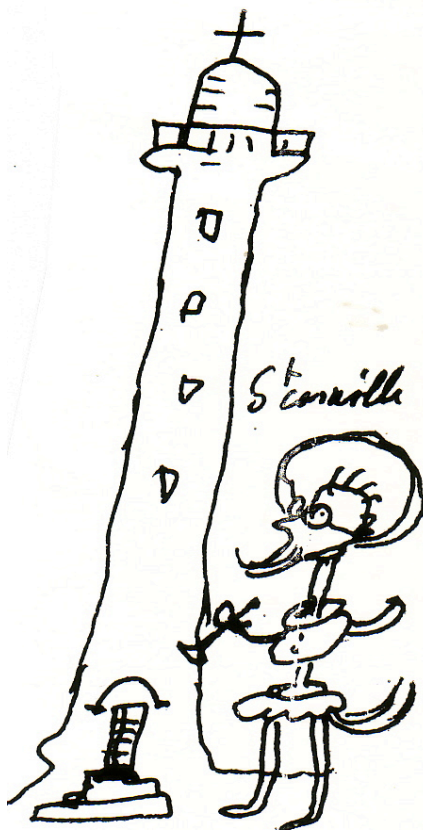
De façon significative, Fourré se souviendra en 1955 de cette lecture d'enfance : Clair Harondel, le héros de son deuxième roman, *La Marraine du Sel*, lit précisément ce chapitre de Jules Verne, et comprend que Monsieur Allespic, le cocu de l'histoire, y a vu une prémonition de sa mort, empoisonné par son infidèle épouse ; significative, parce que Fourré y voit lui-même, par-delà la menace de sa propre fin, la préfiguration de son destin littéraire : celui d'un émule récalcitrant du romancier bien-pensant René Bazin, désavoué avant 14 par son maître, qui, s'étant remis à la tâche à l'âge de la retraite, est repêché par un poète "mal pensant" qui ne tardera pas à le désavouer comme disciple attardé.

Dans l'histoire du mouvement surréaliste, la "*Révélation*" préconisée par Breton comme antidote à toutes les Révolutions (qui, comme leur nom l'indique, reviennent à leur point de départ), est restée lettre morte. Comme les aéronautes de *Cinq semaines en ballon*, les surréalistes ont lâché leur renfort baroque. Quitte (via Philippe Audoin) à le réhabiliter plus tard – après avoir découvert qu'il pouvait encore... servir ?

Reste à savoir à quoi.

À l'époque où j'ai fait l'acquisition, dans la collection blanche de chez Gallimard, d'un roman intitulé *Tête-de-Nègre* (je m'étais souvenu du nom de Fourré grâce à la préface de Breton recueillie dans *La Clef des champs*), j'ai reçu la visite d'un Antillais que ce titre provocateur, tout de suite repéré sur le coin d'une table, a mis mal à l'aise. En me regardant dans le blanc des yeux, il m'a dit : « Toi aussi ! ». Je n'ai pas eu la présence d'esprit de lui répondre : « Oui, moi aussi, mais ... à l'intérieur ! ».

*Tête-de-Nègre* ... Quand il a commencé à feuilleter ce titre à l'étalage d'un bouquiniste, le metteur en scène de théâtre Claude Merlin, a éprouvé, m'a-t-il dit, « comme un éblouissement ». Quand ce blanc mental s'est dissipé, il a décidé de monter au théâtre un condensé des quatre romans de Fourré sous le titre *Les Éblouissements de M. Maurice*. Dans l'absolu, le noir vaut le blanc. Et même si « Dieu est nègre », le plus grand romancier du monde reste tout de même le nègre ... de Dieu.



# LA NRH À LA NRF

## Nouvelles Révélations

Considérée du point de vue de la légende dorée du surréalisme, la publication, envisagée dès 1949 dans la nouvelle collection Révélation, dirigée par un André Breton soucieux de retrouver sa place de maître d'école littéraire à Paris, de *La Nuit du Rose-Hôtel*, premier titre proposé en librairie d'un auteur de 73 ans, fait figure de conte de fées paradoxal : il s'agissait, en pleine effervescence juvénile de Saint-Germain-des-Prés, de redorer le blason de ce que l'on appelait pas encore le "troisième âge". C'est ce qui, aux yeux de l'Association des Amis de Maurice Fourré, en fait aujourd'hui le regain d'actualité.

Considérée du point de vue des éditions Gallimard, la même publication fait plutôt figure de conte noir, comparable à ceux que prisait tant Breton lui-même dans le répertoire préromantique du dix-huitième siècle, à condition bien sûr que le Diable en personne, déguisé en usurier vampirique, vous y tire par les pieds toute la nuit.

Pour commémorer dignement ses cents ans d'existence, la maison de la rue Sébastien-Bottin, a publié cette année un album relatant les tumultueuses péripéties de son existence.

Sur le sujet qui nous intéresse, voilà ce que l'on peut y lire :

Lancée en 1950, la collection *Révélation* ne publiera qu'un seul titre : *La Nuit du Rose-Hôtel*, d'un auteur de 73 ans, Maurice Fourré. Les ventes ne dépasseront pas 1500 exemplaires. Coût total : 450.000 francs versés à André Breton, 300.000 francs de fabrication.

Un différend éclata à cette occasion entre ce dernier et Gaston Gallimard.

En fait, le différend était issu d'un malentendu.

Étant donné que les droits de 2 p. cent qui lui revenaient en tant que directeur de collection ne pourraient jamais couvrir le salaire qu'il

percevait, Breton craignait de devoir le solde à Gallimard ; il avait donc refusé une augmentation et son dernier chèque pour ne pas accroître la dette. « Il va sans dire que les prérogatives de Directeur de collection chez Gallimard sont de nature absolument ruineuse pour qui les assume ». Gallimard, pour qui il était clair que les mensualités n'étaient pas censées être remboursées, ne comprenait pas comment Breton pouvait affirmer que tout son travail ne faisait que l'appauvrir ! Ce malentendu sera finalement dissipé en 1954, au grand soulagement de Breton.

Gallimard, qui n'était pas insensible aux plaintes de Breton, proposa de continuer la collection, tout en espérant publier quelques titres plus accrocheurs que ceux qu'il lui avait suggérés. Il annula la dette présumée de Breton ...<sup>7</sup>

Ayant eu accès aux mêmes sources d'information, le biographe américain de Breton, Mark Polizotti, les avait déjà accommodées à sa propre sauce, en y ajoutant des ingrédients d'origine incertaine :

En octobre 1950, Gallimard a enfin publié *La Nuit du Rose-Hôtel* de Maurice Fourré, le premier volume de la collection Révélation. Contrairement à la plupart des ouvrages de la maison, le livre comporte une couverture illustrée (la photographie en noir et blanc d'un phare [sic] sur fond rose – une réalisation relativement coûteuse que Breton n'a obtenue qu'au prix de longues négociations avec son patron) et portant le nom de Breton comme directeur de collection. Mais *La Nuit du Rose-Hôtel* ne devait guère retenir l'attention des critiques [re-sic] ; et, un an plus tard, les ventes n'ayant pas dépassé 1400 exemplaires, Gallimard commença à avoir des doutes. Quand il refusa les deux nouveaux titres que lui proposait Breton pour la collection – une monographie consacrée à l'artiste allemand Alfred Kubin et un essai universitaire sur la mythologie grecque<sup>8</sup> – ce dernier, mécontent, se lança dans une longue série de doléances contre la NRF : « Je regrette, cher Gaston Gallimard, qu'en dépit de la sympathie que vous m'avez toujours manifestée, nous n'ayons jamais pu aboutir à une convention qui m'aide réellement à vivre sans pour cela vous léser. Laissez-moi vous dire que la NRF m'a toujours traité en "parent pauvre" », écrivait-il en décembre 1951, ajoutant que les ventes de ses propres œuvres

---

<sup>7</sup> *Gallimard, un siècle d'édition*, Gallimard, 2011

<sup>8</sup> En réalité, il s'agit d'un classique alors inédit en français de la littérature fantastique écrit par l'artiste lui-même : *L'Autre côté* ; et, sous le titre d' *Hécate*, de l'essai de Pierre Piobb qui n'offre, à notre connaissance, rien de particulièrement "universitaire".

étaient « totalement disproportionnées » avec la situation littéraire qu'il occupait.

Gallimard, qui n'était pas insensible aux plaintes de Breton, proposa de continuer la collection, tout en espérant publier quelques titres plus accrocheurs que ceux qu'il lui avait suggérés ...<sup>9</sup>

# COLLECTION « RÉVÉLATION »

dirigée par André Breton

Il s'agit de promouvoir au jour un certain nombre d'œuvres réellement à part dont l'accès ne laisse pas toujours de présenter certaines difficultés mais dont la vertu est de nous faire voir *au large* de la vie que nous croyons mener, par là de soustraire à la stéréotypie et à la sclérose les forces vives de l'entendement. Une telle collection n'évitera pas de faire une place à certaines œuvres du passé qui n'ont pas atteint de leur temps la résonance voulue, soit que pour une raison ou une autre leur divulgation soit restée confidentielle, soit qu'elles se soient voulues à contre-courant, soit qu'elles aient nécessité de comporter une très grande marge d'anticipation. Il semble qu'on puisse aussi bien parler de révélation à propos de telles œuvres introuvables, qui ont dû attendre aujourd'hui pour trouver leur éclairage propice. C'est, à mon sens, seulement du *rapport* qui s'établira entre ces œuvres d'actualité seconde et des œuvres inédites que doit résulter une nouvelle manière d'envisager la situation de l'homme dans le monde et se déduire le moyen de l'affranchir des contraintes inhérentes au mode routinier de plus en plus généralement appliqué à la formation de son esprit.

ANDRÉ BRETON.

Publication octobre 1950 :

MAURICE FOURRÉ. . La Nuit du Rose-Hôtel.

Pour paraître ensuite :

JEAN FERRY . . . . Une Étude sur Raymond  
Roussel.  
ARTHUR CRAVAN . . Œuvres.  
PIERRE PIOBB . . . Hécate.  
ALFRED KUBIN . . . L'autre Côté.  
BENJAMIN PÉRET . . Mythes et Légendes d'Amé-  
rique.

<sup>9</sup> Mark Polizotti, *André Breton*, Gallimard, 1995

Pour accéder à une vision moins mercantile des enjeux historiographiques ici rassemblés, le plus simple est de se reporter à l'édition originale de *La Nuit du Rose-Hôtel*, comportant une déclaration d'intention relative à la collection Révélation, que nous reproduisons ci-dessus, et qui donne une idée de l'ampleur du projet et des ambitions que Breton nourrissait pour sa collection. Des cinq titres annoncés, aucun ne paraîtra<sup>10</sup>, et *La Nuit du Rose-Hôtel* restera bien le seul fleuron de cette collection avortée.

Pourquoi, Gallimard n'étant « pas insensible aux plaintes de Breton » (comme l'affirment en chœur, et en termes identiques, les deux sources que nous citons ci-dessus), et proposant de lui-même de continuer l'essai, la collection Révélation s'est-elle arrêtée aussi brutalement ? De Breton ou de Gallimard, qui en a finalement décidé ainsi ? Dans quelle mesure cette décision a-t-elle contribué à détériorer les relations entre Breton et Fourré, dont la correspondance s'espacera puis s'interrompra presque entièrement après 1951 ? Qu'a retiré Fourré de cette aventure (ne serait-ce qu'en droits d'auteur) ? Sur tous ces points, l'enquête de l'AAMF continue, et nous en rendrons compte dans un nouveau titre de la collection *Les Cahiers Fourré*, à paraître au premier semestre 2012, et dont le sujet sera justement le *Rose-Hôtel* : genèse de l'œuvre, circonstances de sa publication, accueil critique, postérité.

**J.-P. Saulnier  
et l'AAMF**

---

<sup>10</sup> Curieusement, c'est l'*Étude sur Raymond Roussel* de Jean Ferry que Breton annonce, alors même qu'il est occupé à écrire, en parallèle à celle du *Rose-Hôtel*, une préface pour *Le Mécanicien* de ce même auteur : l'ouvrage paraîtra en effet, en 1950 comme le roman de Fourré, chez Les Cinéastes bibliophiles)

## Maurice Fourré vu par ... la revue *Plein Chant*

Sur les conseils avisés de J.-P. Guillon, l'un de nos membres, Tristan Bastit, a pris sa plus belle plume pour solliciter Pierre Ziegelmeyer, collaborateur de la revue *Plein Chant*, maître d'œuvre des publications de *l'École de Nullepart* (E. de N.), et Régent de Blablabla et de Matéologie au Collège de Pataphysique – bref, quelqu'un de bien. Pierre Ziegelmeyer, entre mille autres choses, a écrit un beau texte sur Fourré, dans le numéro 9 de *Plein Chant*, texte dont il a eu la gentillesse de rechercher (et retrouver) la trace, comme on le verra par la chaleureuse réponse adressée à Tristan, que nous reproduisons ci-dessous, de même, bien sûr, que le texte de son article, lequel, quoi qu'il en dise, est bien plus qu'un simple compte-rendu : avouons, par exemple, que nous avons été particulièrement séduits et conquis par l'étonnante anagramme du nom de Pol Hélié.

Châlette, le 25.11.2011

Cher Tristan Bastit,

Veuillez excuser ce retard (déplacements, mais aussi procrastination en sont la cause, entre autres ...) – j'ai fini par retrouver le petit compte-rendu de lecture que j'avais publié dans *Plein Chant* N° 9, 1982 (je n'ai pas retrouvé le numéro lui-même, dans mon foutoir de dizaines de milliers de bouquins). Donc, un vieux double à la machine dont l'encre a traversé. Et mon imprimante récente a fidèlement photocopié le caca, pouah. Cela dit, ce n'est pas une véritable étude, et je ne sais si ça vaut d'être republié.

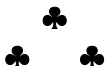
Bien, votre *Fleur de Lune*. Me donne envie de relire l'énigmatique et délicieux MF, comme un phare à l'ancienne qui clignote au loin, dans ce monde qui se bétonne à toute allure de pseudo-certitudes économico-financières.

Tiens, à propos de finances, j'en profite pour vous commander .... et cotiser à l'AAMF ....

(...)

Merci à vous, bien patamicalement,

PZ



**Maurice Fourré, *Le Caméléon mystique*, Calligrammes, 1981, 248 pages**

***La Nuit du Rose-Hôtel*, Gallimard/l'Imaginaire, 1979, 308 pages.**

Maurice Fourré, né en 1876, publia une nouvelle en 1907, puis attendit 1950 pour sortir son premier roman, *La Nuit du Rose-Hôtel*, qui fut suivi de *La Marraïne du Sel* en 1955, et *Tête-de-Nègre* en 1960, un an après sa mort. Du *Caméléon mystique*, des fragments avaient paru (douze pages de la seconde partie, avec des variantes importantes) dans *Poètes singuliers du surréalisme et autres lieux* (UGE, 10/18, 1971), ainsi que dans *Maurice Fourré, rêveur définitif*, de Philippe Audoin (Soleil Noir, 1978).

Ses œuvres eurent peu de succès, malgré la caution d'André Breton. C'est que voilà un écrivain qui, et c'est peu dire, ne navigue pas dans les courants de l'époque. Au moment où l'on s'échauffe autour de la littérature engagée, il remonte dans le temps, il campe des personnages anachroniques ou sans âge, et met au point un style déroutant qui heurte toutes nos habitudes de lecture.

Un style tout de mollesse et de fulgurances, d'éclairs à travers nuées, dont il faudrait chercher l'origine dans les



efflorescences du Symbolisme, que Fourré refait surgir, avec des outrances étonnantes, déliquescentes pâmoisons, forcées, soudain brisées par de brèves exclamations, notations ironiques, puis se fondant en phrases narratives avant d'exploser de nouveau un peu plus loin, « spasmes polaires de l'insomnie parmi la vocifération des ciels », retombées en « cendre exsangue des jacinthes océanes » ... Un jeu continu d'associations inattendues, magie de l'adjectif à la fois percutant et juste, en apparence déplacé, mais bien choisi pour rétablir en profondeur les liens entre les choses : l'on redécouvre une réalité toute neuve, plongeant en pleine poésie selon Rimbaud, Lautréamont, ou Reverdy, avec un clin d'œil fraternel du côté de Jarry et Roussel. Magie des mots qui se cherchent et se trouvent au sein de phrases tour à tour elliptiques ou somptueusement enroulées, qui vous font sans cesse rebondir l'esprit dans un kaléidoscope enchanteur où dominant le blanc virginal et le rouge sang.

On suit ainsi « l'Enfant Anachronique » du *Caméléon mystique*, Pol Hélie (l'Ophélie ?), pris dans les sortilèges d'amours émerveillés pour trois femmes, apparitions mallarméennes, réelles mais irréalisées, trois « maîtresses vitrées », immobilisées, l'une auréolée de viandes chevalines, l'autre lente et neigeuse démente, la troisième invisible fiancée. Pour échapper au mari de la folle, il est envoyé en Bretagne par son père, puis revient épouser l'invisible, après avoir suivi exactement les traces laissées par le père dans le même voyage effectué cinquante ans plus tôt – le destin du fils renfermant ainsi entre parenthèses le destin identique du père.

Dans *La Nuit du Rose-Hôtel*, la tenancière Madame Rose est entourée d'étranges Ambassadeurs ayant longtemps couru le monde. Cérémonies, joutes de songes en « gants transparents », occultisme, références alchimiques, ainsi se passe la nuit du solstice d'été, en 1921, dans l'attente de l'Homme de Perfection, hypothétique locataire d'une mystérieuse tour-

colonne, parmi les fleurs, dans un va-et-vient incessant de personnages, de souvenirs. Subtils rayonnements autour d'une étoile. « Le sang circule d'être en être. Les âmes poursuivent leur course perpétuelle dans les couloirs de cristal qui relient les vies ». C'est la « Nuit de la Rose d'Amour, Nuit de l'Escalier Mystique », où, en fin de comptes, « une petite fille posera son doigt sur la pendule de nos cœurs ».

Éblouissements et nostalgies, présent et passé se mêlent, réel et fantasmes se confondent ; Maurice Fourré se passe volontiers d'explications, dédaigne le remplissage romanesque, pratique le dialogue de théâtre ou la disposition en vers, ce qui donne à ce kaléidoscope un rayonnement musical tour à tour joyeux et doux-amer, tout de vibrations étouffées. Car il convient de parler « avec des détours, et n'atteindre le centre que par des spirales qui en appellent à l'âme et évoquent l'essentiel, parmi le multiple des contradictoires, dans une chaîne de silence ». Œuvres qui font énigmes, où l'opacité de la vie est rendue par l'entrecroisement des transparences de chaque être. Et nulle métaphore rabaissante, nulle dégradation, nulle méchanceté ; quels que soient les personnages, chacun de leurs actes prend poids et clarté dans un univers plein à craquer de gestes et de mots, un univers rayonnant comme un soleil qui se dépense sans compter, sans arrière-pensée, par ce qu'il est, mystère, pour continuer d'être.

**Pierre Ziegelmeyer**  
*Plein Chant* N° 9, 1982

ÉCHOS

ET

NOUVELLES



## Adieu à Jacques

*Il y a deux mois à peine, début octobre, un coup de fil de Jeannine, son épouse, nous annonçait la mort d'un des membres fondateurs de notre association, Jacques Mayer.*

*Malgré ses (graves) problèmes de santé, Jacques n'a jamais cessé d'être présent, actif et disponible au sein de l'AAMF. Ce grand érudit et bibliophile, spécialiste absolu du Marquis de Sade, nous a toujours éclairés de ses conseils judicieux, qu'il s'agisse de recherche de documents concernant Fourré, de la présentation du bulletin Fleur de Lune, ou de la conception du site internet, qui lui doit beaucoup. Il tenait à être toujours présent lors de nos assemblées générales, et c'était un grand plaisir que de le voir arriver tous les ans en décembre au café Le Rouquet, en compagnie de Jeannine. En décembre 2010, il était encore là, ayant fait le grand effort de nous retrouver bien loin de Saint-Germain, son quartier, puisque l'AAMF tenait cette fois son AG dans les locaux de la galerie l'Usine, dans le dix-neuvième arrondissement. Les organisateurs avaient veillé à ce que le local choisi soit accessible à son fauteuil roulant, et tous les membres présents ce soir-là se souviennent encore avec émotion de son apparition au sortir de l'étrange monte-charge de l'Usine, dont le sommet, en forme de capsule, s'épanouissait en corolle pour libérer son passager. C'est de cette magnifique entrée en scène de Jacques que nous nous souviendrons, symbole de commencement et non de fin.*

*Jean-Pierre Guillon, fondateur de l'association et son premier président, a été, à l'AAMF, le plus proche de Jacques Mayer. Nous reproduisons ci-dessous le petit texte qu'il a consacré à son souvenir.*

### Dernière minute

L'AAMF a la tristesse d'annoncer aux lecteurs de *Fleur de Lune*, le décès, survenu le 9 octobre dernier, de Jacques Mayer, l'un de ses tout premiers et fidèles adhérents.

Les circonstances de notre rencontre méritent aujourd'hui d'être rappelées, car elles montrent que notre association n'est en aucune manière une assemblée de spécialistes universitaires réunis autour de *La Nuit de Rose-Hôtel* et autres *Tête-de-Nègre*. Au moment où l'idée de l'AAMF fut lancée et déposée au Journal officiel en date du 22 janvier 1997 par « une poignée de fanatiques n'excédant pas la demi-douzaine » (selon les propos amusés d'un magazine de la même époque), j'avais laissé en dépôt chez un libraire parisien quelques fascicules personnels touchant le marquis de Sade. Jacques Mayer, que je ne connaissais pas, mais qui fréquentait les lieux à l'affût de tout ce qui avait trait au Marquis, s'enquit de mon adresse et se mit en rapport avec moi.

Cet homme, ingénieur de formation et de carrière, qui se présentait en juillet 2003 à l'envoyé du *Bulletin des Bibliophiles* comme « autodidacte en littérature », avait en effet constitué chez lui, pour son plaisir, une « Sadothèque », comportant à ce jour plus de quatre mille cinq cents références. Il s'en ouvrit à moi aussitôt, et quand de mon côté je lui appris l'existence et les objectifs de notre association pour Maurice Fourré, il décida du même enthousiasme de nous rejoindre, avec Jeannine, son épouse.

Jacques Mayer, son amitié, sa générosité, sa présence chaleureuse et toujours attentive vont beaucoup nous manquer.

**Jean-Pierre Guillon**

## Brève rencontre : Albert Camus, Maurice Fourré

*Jacques Boislève, l'un de nos fidèles membres angevins, grand spécialiste de Julien Gracq et des écrivains de la Loire, et au premier chef de Maurice Fourré, bien sûr, nous a envoyé ce petit écho qui fait revivre dans toute sa fraîcheur, le fugace croisement, au mitan du siècle dernier, entre deux personnages moins éloignés l'un de l'autre qu'il n'y paraît.*

Albert Camus qui avait déjà participé au festival d'Angers en 1953 revient dans cette ville en 1957 – l'année du prix Nobel de littérature qui lui sera décerné le 17 octobre – pour diriger cette fois ce festival où il présente dans l'enceinte du château du Roi René deux pièces dont il assure la mise en scène: son *Caligula* et *Le Chevalier d'Olmedo* de Lope de Véga. A travers la presse locale, *Le Courrier de l'Ouest* et *Ouest-France*, et les journaux parisiens, on peut reconstituer ce second été angevin d'Albert Camus. Deux semaines en tout.<sup>11</sup>

Le 20 juin, au *Welcome*, un salon angevin bien connu, une journée-dédicace précède l'ouverture du festival. Hervé-Bazin, déjà millionnaire en livres et qui a renoué avec l'Anjou à l'occasion de ses succès littéraires, est au nombre des écrivains invités. L'historien Georges Bordonove, et Maurice Fourré, l'auteur de *La Nuit de Rose-Hôtel*, un ouvrage salué et préfacé par André Breton, auquel Julien Gracq l'a fait connaître, y signent également leurs ouvrages. Camus, enfilant son

---

<sup>11</sup> *Les étés angevins d'Albert Camus* par Jacques Boislève in *Théâtre et danse*, numéro hors-série 2005 de la revue 303 Arts, recherches et créations.

légendaire imperméable sur sa tenue de répétition, s'y rend et converse avec eux. En témoigne cet échange entre Maurice Fourré et le directeur artistique du festival :

- Fourré : « *J'écris parce que je m'ennuie.* »
- Camus : « *L'ennui est indispensable à la création littéraire. L'ennui est voisin de l'angoisse.* »

L'ennui n'est-ce pas précisément ce qui rend fou et tue Caligula ?

Plus anecdotique : ces mêmes écrivains – Maurice Fourré, sûrement, Hervé Bazin sans doute, et qui d'autre avec eux ? – on cherché à s'introduire dans le château pour assister aux répétitions. Mais ils se sont fait proprement éjecter. Non par Camus lui-même, mais par le régisseur. C'est du moins ce que relate la presse locale dans ses échos du festival.



## À Rochefort-sur-Loire L'AAMF au marché de la poésie

Les 2 et 3 juillet 2011, grâce à l'initiative de Martine Lévy et des Éditions La Cause des Livres, l'ami Maurice est venu poser ses œuvres au treizième Marché de la Poésie de Rochefort-sur-Loire.

Parmi les documents exposés et vendus sur le stand de l'AAMF, il y avait *La Marraine du sel* rééditée par les soins de l'Arbre Vengeur de Bordeaux ; les nouveaux titres des *Cahiers Fourré* (Les *Lettres à Julien Gracq* ; les *Dessins pour la Marraine* ; et les *Notes pour la Marraine du Sel*). Et bien sûr le recueil tout frais sorti de ses nouvelles de jeunesse et de vieillesse, sous le titre *Il fait chaud !* ainsi que l'ensemble des vingt-cinq numéros de *Fleur de Lune*. Tous ces textes ont rencontré la faveur des promeneurs dominicaux du pays angevin, celui de Maurice ! C'était un bien plaisant privilège que de promouvoir ainsi toutes les parutions de l'Association à l'occasion de cette partie de campagne qui s'est déroulée sous un grand soleil, sur les berges du Louet.

Et il était émouvant d'accompagner ainsi le retour prodigue des écrits fourréens. L'occasion m'a été donnée de croiser des générations de curieux, de faire la connaissance de Jean-Pierre Saulnier, grand archiviste et correspondant à Angers de l'AAMF, qui alimente régulièrement de ses trouvailles le bulletin *Fleur de Lune*. Et de goûter toute la saveur d'un détour sur l'invitation de Nathalie François, petite-nièce de Maurice Fourré et grande amie de l'AAMF, à une pause exquise dans le jardin du Ruau, autre pays fourréen.

Anne Orsini



## *Sept fois plus à l'Ouest* *Une exposition fourrèenne*

Yann Kersalé est, comme son nom l'indique poétiquement, un artiste breton, un créateur lumineux dans tous les sens du terme, puisque son outil est la lumière qu'inlassablement il sculpte. Il s'est rendu célèbre par ses mises en lumière de nombreux espaces publics (parcs, avenues, digues, façades, etc) et expose en ce moment, à l'espace Fondation EDF, à Paris, le travail réalisé sur sept sites bretons : le Chaos du Diable à Huelgoat, les Alignements de Mégalithes à Carnac, le Radôme de la Cité des Télécoms à Pleumeur-Bodou, Océanopolis à Brest, le Sillon noir à Pleubian, le phare de l'Île Vierge à Plouguerneau et la ZAC de la Courrouze à Rennes. Dans chacun de ces sites, l'artiste est intervenu, par des moyens divers, puis il a filmé, éclairé, trituré, mis en scène le résultat de ses interventions

Dès l'entrée de l'exposition, on plonge dans un noir profond

Nuit toute Noire  
dans  
les immensités  
du  
Noir

et l'on avance, guidé par le faible éclairage de chaque installation, qui sollicite la vue autant que l'ouïe, et le toucher, aussi ; et semble constamment renvoyer, d'écho en écho, aux textes de Maurice :

Yeux de verre  
Hennissements de la Nuit  
Tintez  
Minéraux

accompagnateurs  
et  
métaux  
harmoniques  
Offrez  
vos échos  
vides  
pipeaux  
des structures  
osseuses  
de l'ombre  
qui danse  
et qui chante

et aussi

Sous les évanescences floraisons  
du ciel  
un cône de ténèbres  
ensevelit  
la nuit sulfurée

Et bien d'autres.

Et l'on retrouve le jour, saisi de l'envie de relire *Tête-de-Nègre* ou le *Caméléon*.

**MD**

Yann Kersalé - **Sept fois plus à l'Ouest**

Espace Fondation EDF – 6, rue Récamier, 75007 Paris – jusqu'au 4 Mars 2012  
Entrée libre.

## Le calendrier de l'AAMF

Plusieurs évènements ont marqué ou marqueront la vie de notre association au cours de cet automne, et pendant le premier semestre 2012. Nous les recensons ici :

- Colloque *Autour de la Mairaine du Sel*, les 23 et 24 septembre 2011, Richelieu
- Salon de la Revue, les 14-15-16 octobre 2011, Paris
- Présentation du film *La Colonne Maurice*, le 20 octobre 2011, à l'École nationale supérieure, Paris
- Assemblée générale de l'AAMF, le 8 décembre 2011, à 19h, au café Le Rouquet, Paris
- Début 2012 : publication d'un article sur les relations Fourré/Breton dans la revue *Mélusine*
- Printemps 2012 : publication d'un nouveau *Cahier Fourré*, spécialement consacré au *Rose-Hôtel*
- Le 10 juin 2012 à 10h, projection du film *Chez Fourré l'ange vint*, à La Coupole, Paris.

Et il y aura encore d'autres rendez-vous, dont nous vous tiendrons bien sûr informés. À vos agendas !

**L'AAMF**

# FLEUR DE LUNE

est une publication semestrielle de

**L'ASSOCIATION DES AMIS DE MAURICE FOURRÉ (AAMF)**

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris

tél : 01.42.64.83.54

email : [tontoncoucou@wanadoo.fr](mailto:tontoncoucou@wanadoo.fr)

Comité de rédaction : B. Dunner, J. Simonelli, B. Duval

Elle est envoyée à tous les membres de l'Association  
Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de l'AAMF,  
au prix de 5 € (frais de port inclus).

*Les auteurs sont seuls responsables des  
articles qu'ils confient à la rédaction.*

## **POUR ADHÉRER**

Envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier

Bruno Duval, 10, rue Yvonne le Tac  
75018 Paris

Cotisation annuelle : 20 €

Membres bienfaiteurs : 75 € et plus.

**VOTRE ADHÉSION COMPTE BEAUCOUP : NOUS AVONS BESOIN DE  
NOMBREUX MEMBRES POUR DONNER À L'ŒUVRE DE  
MAURICE FOURRÉ  
TOUTE LA PLACE QU'ELLE MÉRITE**

**FLEUR DE LUNE N° 26 – automne-hiver 2011**

Illustration de couverture : affiche des Journées de Richelieu  
Aquarelle d'Hippolyte Romain

